

vitrine j'ai vu une ancienne gravure du Mont Sinaï : au milieu sainte Catherine, la couronne royale sur la tête ; des deux côtés, collées à ses épaules, les deux montagnes, le Sinaï et la Sainte-Sapience, pareilles à deux immenses ailes. D'une main elle tenait une plume, de l'autre elle touchait d'un geste caressant la roue où elle avait subi le martyre. Et en dessous, dans une langue archaïque : « Que valez-vous, toutes les autres montagnes ? Pourquoi vous vantez-vous d'être couvertes de verdure et d'arbres plantés dru, et chargées de lait caillé ? Il n'est qu'une seule montagne touffue, grasse, pieuse, compacte, sainte, honorable, vertueuse, pure, céleste, spirituelle, angélique et divine, c'est le Sinaï hanté de Dieu. »

D'un long moment je n'ai pu détacher mon regard de cette icône ; et à mesure que je la regardais, j'en devenais plus certain : si le rêve avait duré encore davantage, si je n'avais pas crié le : J'ai peur ! qui m'avait réveillé, la montagne que je gravissais serait devenue des ailes. Car cette montagne, toute faite d'étincelles et de silex, que je gravissais, était la montée même de mon combat et si j'en avais atteint le sommet, elle serait devenue des ailes, et je me serais uni à ce qui brille sur le faite, que ce soit un drapeau rouge, une flamme, ou Dieu.

Désirs enfantins, prophéties délirantes, rêves, tout se confondait à présent avec cette icône du Sinaï qui était là, réelle, devant moi. Et brusquement la décision secrète qui mûrissait au fond de moi-même a pris un visage. C'est cela le chemin, dis-je à haute voix, voilà ce que je ferai, j'ai trouvé : j'irai au Mont Sinaï. Là-bas nous verrons bien !

Depuis bien des années le Sinaï, la montagne hantée de Dieu, rayonnait dans mon esprit comme un sommet inaccessible. La mer Rouge, l'Arabie Pétrée, le petit port de Raïtho, la traversée du désert à dos de chameau, la course errante à travers les montagnes terribles et inhumaines, où les Hébreux ont passé des années à gémir, et enfin le célèbre monastère, construit sur le buisson « qui brûlait et ne se consumait pas... »

La Galilée, avec sa grâce idyllique, ses montagnes harmonieuses, sa mer bleue et son gracieux petit lac, s'étend derrière le dos de Jésus, sourit et lui ressemble, comme une mère

ressemble à son fils. La Galilée est une scolie simple et lumineuse au bas du texte du Nouveau Testament ; Dieu s'y montre pacifique, peu exigeant, accueillant, comme un brave homme.

Mais l'Ancien Testament me bouleversait toujours et avait dans mon âme un retentissement beaucoup plus profond. Toutes les fois que je lisais cette Bible cruelle, pleine de foudre et de vengeance qui, pareille à la montagne où Dieu était descendu, fume quand on la touche, je brûlais d'aller voir de mes yeux et toucher de mes mains les montagnes inhumaines où elle était née.

Je n'oublierai jamais une petite conversation que j'avais eue un jour avec une fille, dans un jardin. Je disais : — Je suis dégoûté des poèmes, de l'art, des livres. Tout cela me paraît vide de substance, en carton-pâte. C'est comme si l'on avait faim et si, au lieu de vous donner du pain, du vin et de la viande, on vous donnait le menu, et que vous vous mettiez à le manger comme une chèvre.

Je ne sais ce qui m'avait pris, j'étais en colère ; c'était peut-être parce que la fille qui était devant moi me plaisait, et que je ne pouvais l'approcher.

La fille était pâle, avec des pommettes saillantes et une large bouche, comme une paysanne russe. Je la regardais et mon irritation grandissait. J'avais à la main une rose, que j'ai effeuillée.

— Voilà comment nos âmes éventées assouvissent leur faim : comme des chèvres !

La fille a cligné des yeux d'un air narquois et m'a répondu en riant :

— Vous me parlez avec humeur, mais je suis bien d'accord avec vous. Il n'y a qu'un livre qui ne soit pas fait de papier, mais qui dégoutte de sang, et qui soit pétri de chair et d'os — l'Ancien Testament ; l'Évangile est à mes yeux de la guimauve pour les ingénus et les enrhumés. Jésus était véritablement un agneau que l'on a égorgé sur l'herbe verte, pour Pâques, sans qu'il résiste ; il bêlait seulement, résigné. Mais Jéhovah est mon Dieu : terrible, vêtu de la peau des fauves qu'il a tués, comme un barbare qui arrive du désert, une hache passée à la ceinture. Avec cette hache Jéhovah ouvre mon cœur, et il y entre.